

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Moribonde, notre littérature?

André Vanasse

Number 106, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37382ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (2002). Moribonde, notre littérature? *Lettres québécoises*, (106), 3–4.



Moribonde, notre littérature ?

Le triste fait demeure : la littérature québécoise est le cadet des soucis des Québécois et Québécoises, qui carburent pourtant aux professions de foi nationalistes.

Stanley Péan, *La Presse*

Dans *La Presse* du dimanche 3 février dernier, Stanley Péan racontait l'expérience pénible qu'il avait vécue une semaine auparavant. Le tout avait débuté lors d'une rencontre avec Pierre Renaud, p.-d.g. des librairies Renaud-Bray. Ce dernier lui avait signifié qu'il y avait « un méchant problème » en ce qui concernait les ventes du roman québécois. Et, pour lui permettre de bien jauger la situation, il avait invité Stanley Péan à se rendre en librairie. Oh ! catastrophe, voilà que le « columnist » de *La Presse* découvrait avec horreur que les romanciers, pourtant fort bien reçus dans les médias, faisaient vraiment piètre figure pour ce qui était des ventes en librairie : « À peu près aucun livre, acclamé par mes collègues ou moi, n'a franchi le cap des 500 exemplaires vendus chez Renaud-Bray. » De quoi s'arracher les cheveux.

M'arracher les cheveux, je pourrais le faire moi aussi (il m'en reste suffisamment !), mais les hauts cris de Stanley Péan m'ont plutôt poussé à m'interroger et à replacer ce navrant constat dans un contexte plus large. Car s'il est vrai que la majorité des romans publiés au Québec se vendent à moins de 500 exemplaires, cela ne signifie pas pour autant que l'industrie du livre est en perte de vitesse. De fait, des études récentes semblent montrer le contraire : l'industrie se porte bien. Suffisamment, en tout cas, pour faire la nique à l'édition canadienne-anglaise qui, elle, est presque totalement sous la domination des multinationales du livre

(Random House, Harper Collins, Flamenco, Penguins Books, etc.). Le Québec ne connaît pas une telle concurrence sur son propre territoire, et c'est tant mieux.

Il faut dire, cependant, que l'incroyable explosion de l'édition littéraire au Québec a, en grande partie, provoqué l'engorgement que nous connaissons actuellement. Depuis une décennie, le nombre de maisons d'édition a fait un bond considérable, de sorte que la production de romans est passée de 239 en 1990 à 521 en 2000. Une augmentation de pas moins de 220 %, ce qui est énorme, car durant la même période, le bassin des lecteurs ne s'est pas significativement modifié. À vrai dire, ce bassin est à peu près stable depuis les années soixante. Or, il suffit de regarder les statistiques pour se rendre compte que le mot « explosion » n'est pas excessif : en 1961, il s'était publié 22 romans. On comprendra aisément qu'à cette époque un bon romancier ait vendu sans peine 3 000 exemplaires. Quand je dis « un bon romancier », je ne parle pas des Hubert Aquin, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Gérard Bessette, pas plus que des Anne Hébert et Jacques Godbout, qui ont été massivement enseignés dans les écoles secondaires et les cégeps, et qui ont vendu plus de 100 000 exemplaires de leur livre fétiche (*Prochain épisode*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *L'avalée des avalés*, *Le libraire*, *Kamouraska*, *Salut Galarneau* !), ce qui assurait du même coup le bien-être des éditeurs qui avaient eu le bonheur de les publier.

Aujourd'hui, la lutte est féroce, et même s'il paraît d'excellents romans, il n'est pas certain que ceux-ci trouvent preneurs. Stanley Péan l'a dit : les romanciers qui sont encensés par la critique vendent moins de 500 exemplaires. C'est une honte, mais c'est en même temps une vérité incontournable.

Ce qu'il faut savoir cependant, c'est que la situation n'est pas plus rose ailleurs. Un auteur français qui ne perce pas ne fait pas mieux qu'un auteur québécois : il vend rarement plus de 500 exemplaires. Et, qu'on le croie ou non, ce même raisonnement vaut pour l'écrivain états-unien.



Stanley Péan



Hubert Aquin



Marie-Claire Blais

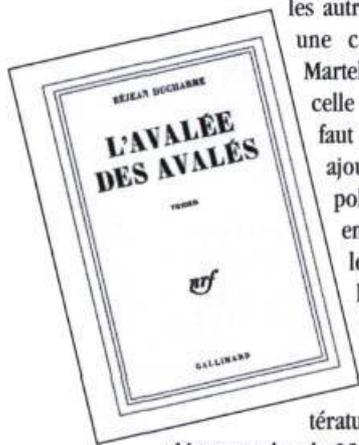


Gérard Bessette



Anne Hébert

Il faut du reste s'attendre à ce que les choses empirent de ce côté, car nous vivons dans un système de vedettariat. Quelques auteurs (ils se comptent sur les doigts d'une main au Québec) raflent les ventes, alors que



les autres se contentent des restes. Autrefois, une critique dithyrambique de Réginald Martel propulsait les ventes de celui ou de celle qui en faisait l'objet. Aujourd'hui, il faut plus qu'un prix littéraire et une valeur ajoutée (belle gueule, vedette de la télé, politicien) pour qu'un livre démarre. Là encore, nous n'avons rien inventé. C'est le personnage médiatique qui est à l'honneur, peu importe la valeur de ce qu'il a à nous offrir.

Cela su, il ne faut pas désespérer quant à la compétitivité de notre littérature et de l'édition québécoise. Nous détenons plus de 35 % du marché du livre québécois alors que nous grugions un tout petit 5 % au début des années soixante. Mais il y a mieux : pour détenir sa part du marché au Québec, l'éditeur français doit placer dix livres sur les tablettes contre un seul pour l'éditeur québécois. En somme, livre contre livre, l'éditeur québécois est nettement plus

performant que l'éditeur français. Et puis, ne faut-il pas se réjouir de voir une Marie Laberge vendre sa trilogie à plus de 100 000 exemplaires ?

Il ne fait aucun doute pour moi que l'industrie du livre québécois vit une crise de croissance qui se résorbera avec le temps. Il faut simplement souhaiter que l'édition de romans retrouve la situation normale qu'elle connaissait dans les années quatre-vingt alors que le Québec publiait 40 % moins de romans que la France. Nous n'avons pas à nous en plaindre : la qualité de nos écrits était suffisamment convaincante pour concurrencer nos éternels rivaux.



De fait, il faut maintenir nos critères d'excellence et revenir à une production plus sensée. De cette façon, nous servirons mieux les intérêts de notre littérature nationale. Et nous pourrions ainsi poursuivre, la tête haute, l'œuvre que nous accomplissons avec entêtement depuis un siècle et demi, peu importe les attaques des acculturés qui n'ont jamais cru à la valeur de notre littérature nationale.

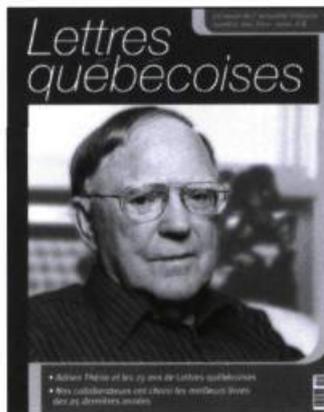
Le directeur,
André Vanasse

C O U R R I E R D E S L E C T E U R S

À tous mes compagnons de travail de
Lettres québécoises

C'est en relisant, il y a quelques mois, l'entrevue qui m'a été consacrée dans le numéro 100 de *Lettres québécoises* que je me suis rendu compte que je n'avais pas pris le temps de remercier tous les membres des différents comités qui ont composé la revue pendant ses quinze premières années, ainsi que tous les directeurs de sections qui, eux aussi, ont travaillé avec ardeur pendant tout ce temps.

Il est clair et net que, si je n'avais pas eu tous ces bénévoles pour travailler à mes côtés, je n'aurais jamais pu mettre *Lettres québécoises* sur pied et je n'aurais pu ensuite continuer à publier cette revue littéraire. Je voudrais réparer un peu cet oubli (on me dira qu'il est un peu tard) en exprimant ma reconnaissance à tous ces travailleurs qui ont œuvré dans l'ombre du directeur, avec beaucoup de compétence, pour trouver d'autres collaborateurs et faire ces milliers d'articles,



pendant tant d'années. Je ne peux les nommer tous, ils sont trop nombreux. Mais je voudrais en mentionner quand même quelques-uns, ceux du premier comité de régie : Réjean Robidoux, André Vanasse, Donald Smith et Gaëtan Lévesque ; et ceux qui ont, dans les premières années, dirigé les différentes sections de ce magazine : Gabrielle Poulin, André G. Bourassa, Pierre Nepveu, Denis Saint-Jacques, André Dionne, René Dionne, Patrick Imbert, Nicole Bourbonnais, Jacques Lazure, François Gagnon et Michel Lord. Je remercie également tous les autres qui ont succédé à ceux-là au cours des ans.

Ces nombreux amis de la littérature ont, tout autant que moi, fait *Lettres québécoises*. Ils méritaient ce merci et cette reconnaissance qui aurait dû leur parvenir par l'entremise de l'entrevue.

Je le répète, sans eux, il n'y aurait jamais eu de *Lettres québécoises*.
Je les salue et j'espère qu'ils ne me garderont pas rancune.

Adrien Thério

La Passion du livre

Retrouver mon LIVRE le soir...
Quel plaisir !

Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)

AGMV Marquis
Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal
Tél.: 514.954-1131
Télééc.: 514.954-0004
Internet : agmv@agmv.com

Cap-Saint-Ignace
Tél.: 418.246.5666
Télééc.: 418.246.5564